

La diversité des textes dédiés à René Zazzo rendait difficile un rigoureux classement thématique : plusieurs de ces textes se présentent, par rapport aux travaux de René Zazzo, comme des discours parallèles (ainsi en est-il des réflexions sur la définition de la psychologie et du psychisme), d'autres textes sont l'évocation de souvenirs personnels concernant René Zazzo, sa vie et son œuvre. Nous avons envisagé l'ordre alphabétique des auteurs et parfois le critère thématique. Nous avons placé en début du recueil une « Lettre à René Zazzo pour servir d'ébauche à une étude de son style » de Marc Richelle.

Le Bulletin de Psychologie

Lettre à René Zazzo

pour servir d'ébauche à une étude de son style

Marc RICHELLE

Université de l'Etat à Liège

30 janvier 1987

Cher Ami,

Je prends le parti de vous écrire, bien que je ne sois pas, au sens strict, un jumeau. J'ai accepté, il y a peu, de rédiger sur vous quelques pages. Acceptation assez légère, ainsi que vous le mesurerez vous-même dans un instant quand je vous préciserai la nature de l'engagement que j'ai pris. Mais l'amitié, je crois, m'y a d'abord poussé spontanément. Je ne jurerais pas qu'il n'y soit entré aussi un peu du désir de me trouver en compagnie des auteurs invités par le Maître d'Œuvre de ce volume, auteurs d'autant plus prestigieux et donc attirants que leur nombre, leurs noms, les sujets de leur conversation m'étaient tenus secrets. Les livres d'hommage jouent un peu, pour nous scientifiques, le rôle d'événements mondains ; il faut se flatter d'en avoir été. Pris ainsi au piège des sentiments et des ambitions, vient le moment où la promesse faite émerge, sous la simple pression du temps qui passe, dans la pile des affaires à traiter. J'ai ainsi redécouvert ce matin l'extravagance de la tâche qui m'avait été proposée, et sans que je proteste. Alors que, pour ce que j'en puis devenir, chacun des auteurs invités s'était vu assigner un aspect particulier de

vos recherches, un thème spécifique parmi vos recherches, on m'offrait — mais rien n'oblige plus qu'une offre — de traiter de votre « philosophie ». Si peu que l'on vous connaisse, on sait, s'agissant de vous, que ce mot ne peut renvoyer à un système dont vous auriez quelque part donné la formule. Non. Il ne peut renvoyer qu'à quelque chose qui infiltre votre œuvre entière, qui y flotte partout, et qui exigerait donc, pour en traiter sérieusement, de vous relire entièrement, voire de lire des textes encore ignorés. C'est ici que le vertige m'a pris. Où trouver le temps ? La liberté dont nous jouissons est devenue, vous le savez comme moi, tout académique. Et les responsables de ces sortes de manifestation d'hommage, plus encore que les éditeurs ordinaires, sont gens intraitables sur le chapitre des échéances. Je n'ai vu d'autre issue que de m'en ouvrir à vous. Le genre épistolaire laisse place à la réponse, à l'échange, comme d'ailleurs le dialogue-interview comme on dit aujourd'hui — auquel il vous est arrivé de vous prêter. Je ne m'inquiéterai donc pas de dire des choses définitives, de faire le point pour des lecteurs que des textes trop bien finis, trop convaincants, dispenseraient facilement du plaisir et du dérangement de vous lire. Je flâne-

rai, sans ordre, dans vos écrits et dans mes souvenirs, à tenter de saisir cette marque de votre personne qui est sans doute ce que l'on a en vue quand on parle de votre « philosophie ». Ce jeu ne devrait pas vous déplaire, vous qui n'avez cessé d'être fasciné par le cache-cache du soi et du miroir, du Je et de l'Autre, de l'être et du double. Comment me vois-je comme je me vois? Qu'y entre-t-il de leurs manières à eux de me voir? Comment me voient-ils? Comment voient-ils que je me vois? Subtile torture de Narcisse, certes; mais aussi questions simples et incontournables pour qui, scientifiquement, s'interroge sur la conscience de soi, sur la conscience tout court.

Laissez-moi prendre les choses d'abord par leur surface, et dire deux mots de votre style (je vous entends déjà m'interrompant, et protester que le style n'est pas superficiel, qu'il trahit profondément l'auteur, qu'il est l'homme, et vous avez raison — mais pour qui, comme moi (comme vous?), aime s'accrocher aux conduites, et aux traces qu'elles laissent, plutôt que de plonger dans les appareils psychiques, c'est une démarche plus familière, et, faut-il le dire, moins délicate). J'ai souvent pensé tout le profit qu'on pourrait tirer d'une analyse du style des scientifiques réputés, et notamment des psychologues. Voilà encore une de ces entreprises qui nous distrairaient si les ressources de nos laboratoires s'amenuisaient au point de nous condamner aux divertissements. Prenez par exemple Chomsky, son style assertif, où les propositions les plus hasardeuses deviennent indiscutables par la force des « J'affirme... », « Il me paraît évident que... »; le style subitement logique de Piaget, où l'enchaînement des coordinations emporte l'adhésion comme l'eau d'un ruisseau de montagne saute d'une pierre à l'autre, où de *or* en *donc*, et de *ainsi* en *car*, il n'est plus rien qui n'aboutisse au lac serein de la théorie.

Et Zazzo? J'en resterai à deux traits — et laisserai le gros du travail à plus tard, ou à d'autres.

Vous ne me contredirez, je crois, ni pour l'un ni pour l'autre, puisqu'aussi bien le premier saute aux yeux et que le second, c'est vous-même qui l'avez relevé et en avez fourni l'analyse. Je ne serai à son sujet, que votre écho. J'y viens dans un instant.

Voyons d'abord le premier trait, qui ne vous a sans doute, lui non plus, pas échappé. Vous êtes-vous avisé de la place que tiennent les questions dans vos écrits? Les vraies questions, se clôturant sur le point d'interrogation; ou questions indirectes. Si l'on en faisait le décompte, vous auriez, j'en suis sûr, le record. Procédé rhétorique, didactique, socratique? Probablement, en certains cas, lorsque vous avez la réponse. Mais le plus souvent, questionnement, sans plus, interrogation. L'esprit scientifique, c'est ainsi

que vous l'entendez, toujours à poser encore une autre question, jamais satisfait de s'installer, jamais assis dans le confort. A peine un problème est-il résolu qu'une suite s'ouvre; à moins qu'il ait seulement l'air d'être résolu; à moins que la solution ne soit tout à l'opposé. N'aurions-nous vu peut-être qu'une face des choses, le jumeau sans son double? N'y a-t-il pas lieu de considérer simultanément les contraires? Le paradoxe. Nous y voilà. Ce n'est pas par hasard, n'est-ce pas, que vous l'avez mis, ce mot, en titre de l'ouvrage que, je le soupçonne, vous avez pris le plus de plaisir à écrire, et qui est aussi celui que, de tous ceux que vous avez produits, j'emmènerais sur une île déserte? (Dieu me préserve, d'ailleurs, d'aller vivre sur une île déserte, fût-ce avec un livre de vous!).

Ne croyez pas que je vous accuse d'affectionner les jeux d'esprit. Vous n'avez pas le *goût* du paradoxe; vous avez, c'est tout différent, la réceptivité au paradoxe.

Vous percevez la contradiction, là où nous ne voyons que l'ordre; elle vous gêne, elle ne vous laisse de paix que quand vous l'avez résolue, elle est le moteur de votre recherche.

J'en viens au second trait de votre style. Vous écrivez souvent en première personne. Ceci est rare, et inattendu dans le style scientifique. Il ne s'agit pas de cette forme abâtardie du « nous » de majesté dont usent volontiers les scientifiques pour dépersonnaliser leur discours, tout en évitant l'abus de l'indéfini « on », dont leurs maîtres de français leur avaient dit tout le mal qu'il faut en penser — s'ils passent à l'anglais, tout cela se résoud sans peine dans la voix passive. Non, vous y allez carrément. Votre première personne est singulière. Elle vous expose au reproche de narcissisme ou de mise en avant complaisante de vos propres vues, d'une sorte d'abus d'autorité.

Vous l'avez si bien ressenti, ce reproche (à moins que ne vous l'ait effectivement adressé un critique aussi frustré que ce chercheur américain qui, voulant vérifier Piaget, avait retenu comme énoncés égocentriques toutes les phrases enfantines contenant le pronom « I ») que vous avez jugé nécessaire de vous expliquer là-dessus, dans un texte vieux d'un quart de siècle, mais toujours actuel. Vous nous y dites comment les formules soi-disant objectives si chères aux scientifiques travestissent en vérité établie ce qui n'est qu'opinion, doctrine, idéologie. Et comment, à user de « Je » avec probité, vous entendez distinguer les deux plans, par respect de votre lecteur. Ne prenez pas la peine de chercher dans votre bibliothèque cet avant-propos de *Conduites et Conscience*. Je recopie pour vous ce texte :

« Ainsi comprendra-t-on mieux l'emploi si fréquent du moi dans mes articles. Cet emploi n'est

pas toujours délibéré. Il correspond à une attitude qui est tout le contraire de l'égoïsme : celle de bien distinguer entre les faits et mes opinions sur ces faits. La psychologie est une science encore terriblement conjecturale. Et je souffre de trouver chez les auteurs, souvent même chez les meilleurs, cette confusion du fait et de l'opinion, cette façon d'imposer une idée personnelle comme une incontestable vérité. Je sais bien que le "nous" et le "on" sont clauses de style. Et que l'usage est d'énoncer une théorie, un système, sans le truchement d'une forme personnelle, comme si les faits parlaient d'eux-mêmes. La clause de style devient alors abus de confiance. Surtout en psychologie.

Quand l'auteur est d'une notoriété telle que son équation personnelle est connue de tous les lecteurs, cet inconvénient est peut-être moins grave : on sait alors à quoi s'en tenir, on sait ce que parler veut dire. Encore que l'autorité de l'auteur célèbre soit propre à endormir l'esprit critique du lecteur.

J'ai toujours rêvé d'une œuvre où le psychologue aurait assez de lucidité, de patience et de modestie pour indiquer sa part de subjectivité, ou mieux encore les degrés de probabilité, dans tout ce qu'il propose.

Cela commande-t-il une façon d'écrire et d'argumenter si lourde, si ennuyeuse, que l'œuvre en devienne illisible ? C'est ce que j'ai tenté, partiellement au moins, pour mon livre sur les jumeaux...

Dans mes articles, on trouve rarement cette précaution explicite. C'est un usage différencié, et spontané, des pronoms personnels qui en tient lieu, très approximativement. Le "Je" est utilisé pour prendre la responsabilité de mes options et le risque de mes erreurs. Je dis "Je" dans le doute, dans l'hypothèse, dans ma certitude intime, dans la pointe d'une polémique. Et "Nous" pour l'énoncé de vérités admises. "Nous savons que...!". Par contre : je crois, je veux, j'aime, je suis certain.

Le lecteur a le droit d'être averti. Il se décide alors, lui-même, en connaissance de cause. »

Vous avez comme moi entendu parler de ces langues amérindiennes où, plutôt que des marqueurs de temps qui nous sont familiers, les verbes s'assortissent en priorité d'éléments morphologiques traduisant le degré de certitude dans le chef du locuteur. Un peu comme s'il nous était impossible de dire simplement *il pleut*, mais que nous devons dire *il pleut, j'y mets ma tête à couper* ou *il pleut, autant que j'en puisse juger* ou *il pleut, à ce qu'on en dit*. La cause du français étant pour ainsi dire perdue, que penseriez-vous de mener combat pour l'emploi d'un de ces idiomes comme langue scientifique universelle ? Les anglophones auraient, comme tout le monde, à l'apprendre, ce qui satisferait à leur sens de l'éga-

lité, et les sots perdraient l'occasion de s'en prendre à votre égoïsme.

Ce petit texte que je viens de vous rappeler — au fait, il révèle en vous un excellent analyste du style : vous laisseriez-vous séduire par le projet que je formais tout à l'heure ? — ce petit texte, dis-je, m'incite à aborder un autre côté de vous. « Par contre » dites-vous « je crois, je veux, j'aime, je suis certain ». Non seulement vous vous reconnaissez des degrés de certitude, mais vous avez aussi des *sentiments*. Et vous les avouez. Voilà qui est peu commun parmi les scientifiques. Tout serait bien, et vous vous rallieriez, si les sentiments étaient chose facile à mettre entre parenthèses, à tenir au-dehors du champ de la science. Mais pour avoir fréquenté beaucoup d'hommes de science, et plus particulièrement des psychologues, vous avez débusqué sous l'allure rationnelle de leurs propos l'origine passionnelle de leurs options ; vous avez vu comment l'argument scientifique en arrive souvent à servir leurs préjugés ou leurs affects. Vous avez souvent évoqué ce problème, notamment dans le contexte de grand (bien qu'à maints égards fort petit) débat sur l'intelligence. Cette question, vous la connaissiez, à travers vos longues recherches sur les jumeaux et ce qu'ils nous enseignent, et vous étiez mieux placé que quiconque pour observer les absurdités qu'ont pu échanger à son sujet les scientifiques des camps opposés, également mystifiés dans leur bonne foi.

Vous n'avez pas assisté sans souffrir à cette perversion de la science, perdant son rôle d'éclaircissement, de prise de conscience, de régulation, pour n'être plus que pourvoyeuse d'arguments des idéologies.

Ce n'est pas que vous vouliez tenir étanches l'un à l'autre votre monde cognitif et votre monde affectif, votre cerveau gauche et votre cerveau droit (si vous voulez bien me pardonner cette simplification). Que la motivation au savoir plonge ses racines ailleurs que dans les règles de la méthode, vous le rappelez dans le plaidoyer pour l'objectivité écrite, à l'adresse sans doute de vos étudiants, et de certains de leurs maîtres, au cœur des turbulences de 68-69. « Il faut bien qu'une passion nous stimule pour aller de l'avant » dites-vous. « On pourrait alors invoquer une passion interne à la science. Ce serait s'en tirer à trop bon compte. Le choix que je (encore votre Je !) fais d'un sujet privilégie celui-ci et en conséquence le survalorise presque toujours. Par surcroît, ce choix ne saurait guère être affectivement neutre ». Et vous poursuivez, avec votre constant souci de distinguer les plans « comment prévenir les risques d'erreur ou de déformation que cela comporte ? ». Vous ne rejetez pas ces éléments à première vue étrangers à la science ; ils sont là ; non seulement il faut faire avec, mais que ferait-on sans ? Vous ne rejetez pas ce qui, dans vos

interrogations scientifiques, vous vient d'ailleurs ; plus, vous le cultivez. Il y a en vous un flâneur qui va de la poésie à son laboratoire, de son journal à sa réflexion théorique, de la rue à la clinique. Vous nous le dites, pour que nous n'ignorions pas les dessous de votre démarche. Tantôt Lau-tréamont vous met sur la piste du bestiaire enfantin, tantôt deux de vos jumeaux finissent en Météores, tantôt Musil ou Yourcenar prennent le relais de Burt et de Sandra Canter.

Vous vous trompez aussi, comme tout le monde, bien sûr ; mais ce que tout le monde ne fait pas, vous signalez vos errements, vous essayez de les comprendre. Vos vicissitudes de gémellologue sont ici exemplaires comme vous nous le montrez vous-même dans votre récente *mise à jour* précédant la réédition de *Les jumeaux*. Nous y voyons comment ceux-ci, considérés par vous à l'origine comme des êtres à part, dans leurs *spécificités* (c'est le mot dont vous traquez l'insidieuse persistance puis enfin la disparition dans vos propres écrits) apparaissent peu à peu comme de simples cas limites, offrant un matériau d'observation privilégié pour pénétrer des phénomènes généraux. D'abord parqués dans leur spécificité, « les jumeaux ont réintégré notre espèce ». Il a fallu, pour cela, que vous vous corrigiez, que vous ouvriez les yeux à des choses d'abord inaperçues, que vous changiez d'avis. Voilà, j'en conviens avec vous, la moindre des choses pour un homme de science. Hélas, si nous regardons autour de nous, surtout parmi les psychologues, cette capacité ne semble pas aussi répandue qu'on le penserait. Quelle n'a pas été la place, dans l'histoire de notre discipline, de ces maîtres certes prestigieux dont les positions théoriques ont été très tôt cristallisées et dont toute la carrière a consisté à accumuler des arguments et des démonstrations à leur appui ? Et que dire de l'acharnement de nos contemporains à se donner chacun sa théorie ou son modèle ? Vous avez l'horreur des théories. Dès que les idées se figent, se ferment sur elles-mêmes, vous y faites une brèche. Vous avez pour cela toutes sortes de stratégies : mise en perspective historique, appel à la donnée empirique négligée, questions impertinentes, provocations, paradoxes, espièglerie. Vous êtes véritablement le déstabilisateur de la psychologie française. Ne vous méprenez pas : je n'ai pas dit *terroriste*. La déstabilisation dont je parle, vous la pratiquez avec urbanité, avec une généreuse humanité. Vous ne cherchez pas vraiment à jeter le trouble chez vos étudiants, vos lecteurs, vos collègues. Ce que vous cherchez, c'est à ne pas les laisser se satisfaire d'un état stable — à ne pas les laisser s'installer sur un palier d'équilibre, si cette métaphore peut vous aider à dissiper un malentendu lexical.

Déstabilisateur donc, vous êtes ; dans ce sens noble du terme. Et j'avoue que c'est l'un des

aspects de votre personne que j'apprécie le plus et qu'il m'est arrivé d'exploiter en vous conviant à un colloque. Il y a, forcément, dans ce rôle quelque chose de distrayant, qui nous tire souvent de l'ennui des liturgies scientifiques. Mais ceci bien sûr est accessoire, et c'est la portée intellectuelle de votre manière qui importe. Vous l'appliquez au mieux à ces éternels thèmes de débat que sont, pour les psychologues, le comportement, la conscience, l'âme et le corps, le psychisme, etc. J'en prends seulement quelques exemples, qui sont autant de jalons que vous plantez sur la voie fallacieusement sûre de l'évolution des modes.

1967. *Conscience et Comportement*, c'est le sujet de dissertation qui vous a été imposé par l'organisateur d'un colloque, à Rome, consacré au *comportement* (c'est l'aube de la grande secousse épistémologique qui agite encore la psychologie). Faisant retour à Watson, vous rappelez le sort que, 20 ans avant lui, William James faisait à la conscience : « le moment me semble venu de nier la conscience franchement et publiquement », déposant le fondateur du behaviorisme de toute originalité quant à l'évaluation de la conscience. Puis vous cernez les deux niveaux de cette opération watsonnienne, méthodologique d'abord, philosophique ensuite, pour en venir à souponner le behaviorisme de n'avoir pas réellement résolu le problème du dualisme : « le vice caché du behaviorisme, qui est à l'origine de ses outrances comme de certaines de ses conséquences lointaines, c'est au fond de se méfier de l'âme et donc probablement d'y croire encore d'une certaine façon ».

Vous interrogez, à l'autre pôle, la phénoménologie, dont vous reconnaissez les séductions, sans en adopter vraiment les thèses. Et vous terminez avec des formules — « la conscience c'est le corps » ... « elle n'est ni reflet, ni sujet, ni encore présence à soi-même, ni comportement, ni même vigilance. Mais elle est l'étoffe, la chaleur de tout cela » — propres à troubler tous vos auditeurs, qu'ils soient confortablement installés dans leur psychologie-science-du-comportement, qu'ils soient à ciseler le grand O entre S et R, qu'ils soient à l'œuvre à explorer la boîte noire, ou à confusément modeler déjà les formes de la renaissante Psyché.

1977. Autre sujet imposé : *La Psychologie : rupture ou articulation entre le biologique et le culturel*, dans le contexte pluridisciplinaire de l'explication en psychologie, et ailleurs.

Vous y déjouez les pièges épistémologiques des termes dans lesquels la question vous a été posée (par moi et je n'en ai aucun regret). Il s'agit moins d'explication que de définition de l'objet de la psychologie, et plutôt que de tourner autour du pot, c'est à cela que vous vous attaquez de front, dans le contexte du débat qui s'est précisé et exacerbé depuis 1967. Vous rendez aux analystes

existentiels, aux critiques des socio-biologistes. Vous interrogez vos étudiants sur leur critère du psychisme. Vous montrez la difficulté où nous sommes de « penser à la fois la filiation et les différences », d'accéder à une appréhension du vivant, y compris notre espèce, par une théorie des niveaux. Vous cherchez à identifier les obstacles : « c'est le fantôme du psychisme, avatar laïque de l'âme, qui rend insoluble le problème des rapports entre le biologique, le psychologique et le culturel, en le posant en termes brutaux de rupture et, secondairement, d'articulation ». « Si la théorie [des niveaux, sous-entendu en psychologie] est à peine ébauchée, si notre vue d'ensemble est encore si vague, on le doit à l'obstruction d'archaïques manières de penser qu'illustre la notion de psychisme ».

En 67, devant la sereine poursuite des aménagements de la notion de comportement, vous trouviez tonique d'en appeler à Husserl et plaisant de donner à votre discours une chute poétique. Dix ans plus tard, est dans l'air un retour à une psychologie « science de l'apparition des esprits », et vous êtes en alerte. Il faut démystifier le psychisme.

1985, dans un fascicule de *Raison présente* au titre facétieux, « *Esprit, es-tu là ?* » (repris, il faut l'en créditer, à l'article de Galifret consacré au vieux et fort actuel débat sur l'âme et le corps) — vous en ai-je remercié pour le cadeau que vous m'en avez fait au lendemain d'une conversation ? — vous publiez un texte *Corps et Comportement*. On dirait un écho de votre discours de Rome — excusez-moi si cette formule vous place en un compagnonnage inattendu ; après tout pourquoi ne pourrait-il y avoir le discours de Rome de Zazzo ? Vous y revenez au problème de la conscience et du corps, démontant le mythe du *corps vécu*, de *l'écoute du corps*, qui tend à se substituer, aujourd'hui, jusque dans nos Facultés, à l'entreprise de la psychologie scientifique. Remontant à Husserl puis à Descartes, vous explicitez tout ce que ce mythe reprend de l'inextirpable dualisme et de l'inextirpable orgueil de l'homme. Puis vous reprenez, humblement et rigoureusement, le long cheminement de la recherche scientifique sur les rapports *conscience-activité-signification*, en invoquant par exemple les travaux sur l'organisation spatiale, et le rôle qu'y jouent les invariants posturaux, et donnant quelques détails sur votre propre étude concernant les conduites de l'enfant face au miroir. Vous y défendez l'idée que ces problèmes n'ont pas de raison, a priori, d'être soustraits à l'enquête scientifique, même si elle s'annonce difficile. Vous y revenez à votre insatisfaction devant la réhabilitation de la *Psyché*, si ardemment défendue par notre ami Fraisse. Nous sommes en plein triomphalisme de la nouvelle science de l'esprit. Que faites-vous ? Vous décrivez vos jolies expériences du miroir de manière à vous faire prendre pour un behavioriste, ce que vous réussissez si bien que l'un de vos auditeurs vous en fait remarquer ; et

vous, loin de vous en cacher (il est vrai que vous êtes à la retraite), vous rapportez l'incident et vous dites : Qu'y puis-je ? Peut-être n'en avez-vous pas souvenir, mais voilà votre texte, qui m'a frappé, vous pensez bien : « Dans un symposium où cette expérience avait été discutée, Gérard Vergnaud faisait remarquer qu'elle illustre une approche behavioriste du problème de la conscience de soi. Pourrait-il en être autrement ? Et même quand de jeunes enfants s'expriment par la parole... Le *Dedans* n'existe pas. Il est une illusion et la traduction poétique de mon existence privée qu'en fin de compte je livre au public par ma parole et par mes gestes ».

Je m'arrêterai, du moins sur ce chapitre. Il vaut mieux ne pas m'aventurer plus avant. J'aurais peur de nous trouver trop de points d'accord, et que nous n'ayions plus rien à nous dire. Et puis, je suis tout à fait rassuré, vous n'allez pas en rester là. Si demain le pendule oscille dans l'autre direction, vous ne manquerez pas de défier à nouveau la mode. J'attends donc vos prochains écrits. Peut-être s'agira-t-il d'un ouvrage, que tous attendent de vous, sur *Psychologie et Idéologie* ; ou cette *Histoire naturelle de la Liberté* que vous souhaitez qu'on puisse écrire un jour (le « on » est un lapsus, c'est « je » naturellement que vous vouliez dire) ; ou d'une autre préface à une publication d'un de vos élèves ou collaborateurs, où se retrouvent si aisément, en toute spontanéité, les traits de votre style. A moins que je ne puisse, avant tout cela, espérer de vous une réponse à cette lettre. Cela m'intéresserait, après tout, de savoir si le miroir était déformant. Mais au fait, qui peut juger si un miroir déforme ?

Laissons cela. Puis-je finir par une confidence ; j'ai tiré de votre fréquentation plus de leçons à transmettre aux étudiants que j'ai charge d'instruire aux méthodes expérimentales que des plus savants traités sur les plans d'expériences.

Cordialement vôtre.

Marc RICHELLE

P.S. — Il advient que l'on se demande d'où l'on connaît les gens qui vous écrivent. Pour ce qui me concerne, je puis situer fort clairement la première fois que je vous vis — mais le souvenir ne peut être réciproque, comme vous allez voir. C'était, à Genève en 1955, lors d'un symposium de l'Association de Psychologie scientifique de Langue française sur le problème des *stades*. Je n'étais pas membre de cette illustre société, mais par hasard jeune assistant dans la maison qui hébergeait ses assises. Votre personnage m'avait frappé et, je ne sais pourquoi, se détache dans ma mémoire, plus distinctement que d'autres, que leur notoriété aurait dû désigner tout autant à la persistance dans mes représentations mentales. Pouvais-je prévoir qu'aujourd'hui je me hasarderais à vous écrire — cela n'est rien, mais à vous écrire de vous, et dans une lettre qui court grand risque de tomber dans le domaine public ?

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

à travers les revues

NEYRAUT-SUTTERMAN (T.). — Du texte manifeste du fantasme parricide au texte latent d'un fantasme infanticide. De la crise d'épilepsie à la création romanesque chez G. Flaubert et F. Dostoïevski. *Et. psychothér.*, 1983, n° 3, pp. 213-227.

Gustave Flaubert et Fédor Dostoïevski « furent » épileptiques. La méthodologie psychanalytique permet d'étudier des mécanismes « psychogénétiques » dans la constitution de certaines formes de l'épilepsie, celles qui ressortissent à l'épilepsie dite encore « essentielle », sans « organicité » retrouvée.

On peut appliquer cette méthodologie à ce qui serait un **texte total** manifeste constitué à la fois par l'œuvre elle-même et à la fois par les éléments biographiques de l'écrivain, ici de ces deux écrivains de génie et, qui plus est, étroitement contemporains.

MAUREY (G.). — « On analyse un patient ». *Et. psychothér.*, 1983, n° 3, pp. 229-236.

Dans cet article, l'auteur essaie de montrer que le Réve-Eveillé (R.E.) apporte des éléments spécifiques au problème de l'imaginaire dans la relation analytique, par le fait qu'il « pousse » l'imaginaire au premier plan de la relation (duelle).

Toutefois, la place centrale qu'acquiert ainsi le « moi » dans le processus de la cure ne doit pas masquer les aspects non moins fondamentaux de la parole et du sujet dans la relation analytique.

Si non, le risque de voir le R.E.D. (rêve éveillé dirigé), c'est-à-dire l'ensemble de la méthode, s'enfermer dans des effets de miroir répété à l'infini, ne serait pas négligeable.

DEJOURS (C.). — Réactions psychopathologiques aux ruptures involontaires d'activité professionnelle. *Psychol. méd.*, 1983, n° 11, pp. 1875-1880.

Les ruptures involontaires d'activité professionnelle (retraite, licenciement, maladie, reclassement), peuvent entraîner des réactions psychopathologiques.

Dans cet article, l'auteur souligne d'abord certaines différences observées dans le rapport homme-travail selon qu'il s'agit de travailleurs déqualifiés ou de professionnels haut situés dans la hiérarchie socio-culturelle.

Une analyse des réactions psychopathologiques à la perte du travail est proposée sur cette base ; pour les professionnels hautement qualifiés, cette analyse est organisée autour du travail comme sublimation et/ou comme comportement phobique ; pour les travailleurs déqualifiés, l'analyse porte sur un paradoxe : l'interruption du travail

devrait ouvrir un vécu de libération psychique car le travail en miettes est « anti-sublimatoire ».

Or, c'est l'inverse qui se rencontre parfois. L'explication proposée s'appuie sur les résultats récents de la psychopathologie du travail.

GAGGERO (R.) et DE NEGRI (M.). — Le pronostic des convulsions fébriles selon l'âge de début et la réponse au traitement préventif. *Neuropsychiatr. enf.*, 1983, n° 11-12, pp 545-550.

470 enfants ayant présenté des convulsions fébriles sans complications, ont été suivis en moyenne pendant trois ans et demi. Deux paramètres, âge de survenue et réponse au traitement, ont été analysés pour étudier le pronostic et les possibilités de traitement.

Les conclusions de cette étude sont les suivantes :

1) L'âge précoce (moins d'un an) est de pronostic défavorable (évolution vers l'épilepsie dans 13,5 % des cas) ;

2) Les cas traités au phénobarbital ont une meilleure évolution que les cas non traités, en ce qui concerne l'apparition d'épilepsie ;

3) Une posologie de 2 mg/kg par jour de phénobarbital peut prévenir les récurrences convulsives fébriles non compliquées : cette posologie est beaucoup plus faible que celle habituellement retenue selon les standards reconnus d'efficacité thérapeutique.

DE NEGRI (M.), DORIA (L.), GAGGERO (R.) et TOLANDO (S.). — Effets secondaires neuropsychiatriques des anticonvulsifiants chez l'enfant. *Neuropsychiatr. enf.*, 1983, n° 11-12, pp. 551-556.

Les effets secondaires des traitements anti-convulsifiants chez l'enfant peuvent être neurologiques et psychiques.

Les effets neurologiques sont différents selon l'âge : dans la période néonatale, l'apathie-hypotonie est prédominante ; chez l'enfant plus grand, une détérioration psychomotrice ou des signes cérébelleux et/ou extra-pyramidaux peuvent se présenter. Les médicaments anti-épileptiques peuvent aussi paradoxalement induire ou aggraver des convulsions jusqu'à créer une encéphalopathie toxique.

Les effets secondaires psychiques sont plus variables et imprévisibles. Les mêmes médicaments peuvent produire une excitation psychomotrice ou un ralentissement psychique. Dans quelques cas, on peut observer des syndromes psychotiques.

Les effets secondaires chroniques sur les activités intellectuelles, spécialement chez les enfants, sont très importants.

Finalement, doivent être considérés quelques facteurs qui peuvent conditionner l'interprétation des effets secondaires : données pharmacocinétiques ; réactivité individuelle, méthodologie de l'évaluation des symptômes cliniques, en particulier psychiques.